

## EN ROUMANIE



### Souvenirs de voyage.



Wo Urwald hohe Felsen krönt,  
Der Bergstrom wild zu Thale dröhnt  
Und tausend Blumen blühen,  
Viele süsse Düfte sprühen,  
Da liegt, den schönsten Gärten gleich,  
Mein Königreich.

CARMEN SYLVA.

Je quitte à regret Constantinople et mon ami Halin, qui m'avait fait passer des jours si charmants à San Stefano. Hélas ! je ne devais plus le revoir. Je prends le bateau autrichien, qui, parti à une heure de l'après-midi, arrive déjà à deux heures et demie de la nuit à Varna. Au débouché du Bosphore, dans la mer Noire, les côtes d'Europe et d'Asie sont également sévères. Je n'y aperçois que des forts et quelques cabanes de pêcheurs. Des canons et des misérables ; d'admirables sites, abandonnés ou dévastés par les hommes : c'est bien l'image de la Turquie.

Le train quitte Varna à cinq heures. Il suit une vallée marécageuse, dominée par des montagnes calcaires. La culture est très primitive : une charrue informe, tirée par huit bœufs, retourne le terrain en jachère. La femme qui guide les bœufs est vêtue de haillons en coton violet. L'homme qui tient le manche de la charrue porte le costume turc. Dans toute cette région, jusque dans la Dobrudja, les musulmans sont en majorité. Les emblavures de blés et de maïs n'occupent qu'une petite partie de la superficie ; le reste forme des pâturages vagues où errent des chevaux, des buffles et des bœufs à longues cornes.

Les habitations des paysans sont des chaumières en torchis, couvertes de roseaux. Les cours, où vague la volaille, sont entourées de clayonnage ou de branches mortes. Dans l'Europe orientale, on voit peu de haies vives. C'est qu'il faut plusieurs années avant qu'elles soient assez fortes pour servir de clôture, et la prévoyance, le travail en vue de l'avenir font défaut. Le manque de sécurité étouffe le goût des améliorations.

Privasy, petite ville avec trois mosquées. Beaucoup de musulmans, comme à Varna. Au delà, les montagnes calcaires, qui enserrent la vallée que nous remontons, ont une forme étrange. Au haut de pentes douces, revêtues de broussailles, se dressent des escarpements à pic, comme des murs de forteresse ; cela rappelle Königstein, en face de la Suisse saxonne. La terre est de bonne qualité, car les herbes non encore fauchées sont très hautes et les accotements de la voie sont ornés d'une parure de papillonacées rouges, bleues, jaunes de la plus luxuriante vigueur. Avec du sainfoin et de la luzerne nourrissant un bétail amélioré, on enrichirait tout ce pays. Anciens cimetières turcs, dont les pierres blanches gisent à terre. Tout l'Orient n'est qu'un vaste cimetière.

Après Ischiklar, on traverse une grande étendue de bois, mais rien que des taillis. Toute la futaie a été enlevée, sauf quelques tilleuls à large feuille, essence rare. On aperçoit Rasgrad à quelque distance. Ville assez importante, où les musulmans dominant. Dans les environs, je remarque des champs de seigle. On n'en voit guère en Orient.

Voici le Danube, majestueux, immense, plus large que le Bosphore. Des navires de mer le remontent, toutes voiles déployées. Routschouk apparaît à gauche, au haut de collines rougeâtres dominant le fleuve. Un petit vapeur nous fait passer à Giurgevo, où l'*Orient express* nous attend. Giurgevo est composé de maisons basses à un étage, comme les bourgades hongroises ; mais elles sont bien blanchies, entretenues, et je ne vois pas de ruines. On s'aperçoit aussitôt qu'on n'est plus sous le régime turc. Quelle différence avec Stamboul !

Les campagnes roumaines que je traverse jusqu'à Bucharest sont bien mieux cultivées que celles qui s'étendent entre Varna et le Danube : moins de terres vagues ; le maïs mieux biné, le froment moins rempli de mauvaises herbes. Les hommes qui travaillent aux champs sont vêtus de laine blanche, avec le kalpac en peau de mouton, et les femmes d'une longue chemise, avec un tablier de couleurs éclatantes.

Par-ci par-là, des groupes de beaux arbres ; ce qu'on ne voit guère en Turquie, où l'on ne songe qu'à faire argent de tout.

Bucharest fait une impression très agréable ; les hommes n'y sont pas trop entassés les uns sur les autres. Sauf dans les rues centrales, comme la Calea Mogochoi, devenue, depuis la prise de Plevna, la rue de la Victoire, les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée et elles ne se joignent pas. Une grande porte donne accès à un jardin, où se trouvent les dépendances et la cuisine, souvent reliée à l'habitation par une galerie.

Lorsqu'on regarde la ville du haut d'une tour, les toits sont perdus dans les arbres ; cela rappelle Moscou. Mais au centre, où le terrain est cher, on construit maintenant de hautes maisons comme à Paris.

Le *Grand-Hôtel* est bon, propre, élégant même. Mais tout y est excessivement cher, ce qui est d'autant plus singulier que les vivres sont fabuleusement bon marché. Un gigot coûte 2 francs, un poulet 1 franc, un dindon 2 francs ; le poisson du Danube est abondant et à vil prix. Le sterleton est excellent. Les vins du pays sont très agréables et se vendent 20 à 30 centimes le litre. Je m'étonne que les Suisses ne soient pas venus établir ici des hôtels-pensions, où l'on obtient le confort à des prix modérés, comme ils l'ont fait en Italie et en Espagne.

Ma première visite est pour le ministre d'Angleterre, sir William White, mon collègue au Cobden-Club. J'avais pour lui une lettre du *Foreign-Office*, signée lord Edmond Fitz-Maurice. Accueil tout à fait cordial. Sir William est pétillant de verve, dévoué aux idées libérales, et il connaît la Roumanie mieux que personne. Il veut me conduire à l'in-

stant chez le président du conseil, M. Bratiano. Mais le fils du premier ministre nous dit que son père a fait une chute sérieuse et que les médecins lui commandent le repos. Nous allons prendre le thé chez M. Demeter Stourdza, ministre des affaires étrangères. Il est un des hommes éminents de son pays. Chez M<sup>me</sup> Stourdza, je retrouve un « salon », un vrai salon, qui me fait penser à celui de M<sup>me</sup> Minghetti à Rome. Elle a l'art de causer et, chose plus rare, de faire causer. Elle sait diriger la conversation sur des sujets intéressants, très au-dessus des banalités habituelles, sans toucher jamais à la région des bas-bleus et des pédants. Sa voix d'or est pénétrante et douce; autant de bonté que d'esprit : chose rare.

Elle me parle longuement de la reine Élisabeth, qu'elle adore. Je ne la verrai pas, malheureusement : elle est dans sa famille, à Neuwied. M<sup>me</sup> Stourdza me donne ses livres, les *Pensées d'une reine*, où il y a des maximes si profondes, si hardies et si bien dites; ses *Légendes des Karpathes*, *Pelesch-Märchen aus Carmen Sylva's Königreich*, et un poème sur le Juif errant, en vers allemands, d'une poésie étrange, saisissante et qui pénètre au fond du problème de la vie humaine.

La reine, me dit-elle, est une femme supérieure à l'humanité, détachée de tout intérêt matériel, vivant dans l'idéal, amoureuse de la nature, de la poésie, de la musique, de la peinture, de tous les arts, entièrement dévouée aux nobles causes, à la Roumanie, au peuple roumain, surtout aux humbles et aux malheureux. Elle s'efforce de faire conserver les industries domestiques. L'été, quand elle est à son romantique château de Pelesch, près de Sinaïa, au pied des Karpathes, elle et ses dames d'honneur portent le costume des femmes roumaines, qui ont les beaux plis droits des draperies antiques et qui sont ornées de broderies ravissantes. Sous sa protection, une société s'est fondée pour faire connaître l'industrie locale et, dans une boutique de la Mogochoi, on trouve ces charmants produits. Presque chaque jour, je termine ma soirée chez M<sup>me</sup> Stourdza. J'en emporte l'un des plus charmants souvenirs de mon voyage.

M. Stourdza me parle avec une vive satisfaction de la

situation financière de la Roumanie. Comme l'Italie, elle est arrivée au *pareggio*, à l'équilibre; elle a même une soixantaine de millions en caisse. Tous les services sont assurés. Et ce que l'État doit est régulièrement payé. Depuis dix ans, le progrès est considérable.

Dans le *Grand-Hôtel* se trouve logé, à côté de moi, mon confrère de l'Académie de Bruxelles, le général Brialmont. Il est appelé ici par le roi, qu'il voit chaque jour, pour donner son avis sur un projet de forts à construire autour de Bucharest. Je ne m'en étonne pas. Depuis la mort de Todtleben, il est certes le plus grand artiste en fortifications de l'Europe. Il me parle avec enthousiasme de ses plans. Bucharest sera encore mieux défendu qu'Anvers, grâce à une série de forts détachés, avec batteries cuirassées mobiles, comme ceux des navires à tourelles. — « Le grand point maintenant, me dit-il, est de mettre à l'abri les pièces et les artilleurs. Les effets du tir actuel sont si terribles, que les canons non protégés seront vite démontés. Bucharest deviendra un camp retranché inexpugnable, où l'armée roumaine pourra tenir en échec des forces dix fois supérieures.

« La Roumanie est, comme la Belgique, un lieu de passage ouvert pour les belligérants. Elle ne peut actuellement défendre sa neutralité contre le plus fort. Il faut qu'elle lui ouvre la porte et que même elle s'allie à lui. Dans ces conditions, l'indépendance du pays est un vain mot. Il s'agit ici de couvrir le Danube, comme il faudrait, en Belgique, barrer la vallée de la Meuse.

« On a dit que les grands États voisins avaient pris ombrage de ces projets. Je ne le crois pas : mettez les petits pays en état de se défendre; c'est une garantie de paix; les grands songeront moins à les attaquer. »

Je suis porté à croire que le général avait raison. La Roumanie faible est une proie que convoiteront tour à tour la Russie et l'Autriche. La Roumanie capable de repousser une agression empêchera l'ambition des voisins de regarder de ce côté, et, en même temps, servira de barrière pour empêcher les chocs.

En 1859, la réunion de la Valachie et de la Roumanie fut combattue en Angleterre à la fois et par lord Palmerston, et par Disraéli. Elle fut défendue, alors comme maintenant, par M. Gladstone et aussi par lord Robert Cecil, aujourd'hui lord Salisbury, dans le premier discours qu'il prononça au sujet de la question d'Orient. « Si l'Europe soutient les revendications de la Turquie, disait-il, les Principautés seront livrées à la merci du gouvernement turc, le plus rapace et le plus oppresseur des régimes (*the most oppressive and rapacious government*). Tant que la Turquie restera debout, elles seront livrées à ce régime, et quand elle tombera, ce qui est inévitable, elles deviendront une proie, que d'autres puissances se partageront. J'espère que la Chambre des communes se montrera, en cette circonstance, amie de la liberté. Un moment opportun se présente, qui ne reviendra peut-être plus, d'appuyer ces principes que nous révérons, d'établir ces institutions à qui nous devons notre félicité et d'assurer la liberté et le bien-être d'un grand nombre de nos semblables. »

M. Disraéli reprocha à lord Cecil de vouloir créer un « royaume fantastique » et « un fantôme d'indépendance ».

On voit aujourd'hui à quel point Disraéli s'est trompé et lord Cecil a eu raison. Comme ces paroles s'appliquent exactement aujourd'hui à la réunion de la Bulgarie et de la Roumanie ! S'il s'en était souvenu à Berlin, il n'aurait pas contribué à mettre à néant le traité de San Stefano. Un État viable, capable de se défendre, une seconde Roumanie aurait été constituée au delà du Danube et les complications actuelles et futures auraient été évitées. Heureusement, en ce moment, lord Salisbury semble ne plus avoir oublié ce qu'avait dit lord Cecil en 1859.

Le roi Léopold avait bien voulu me donner une lettre d'introduction pour le roi Charles, qui me reçoit dans sa villa de Cotroceni, à peu de distance de Bucharest. Cette villa est établie dans un ancien couvent, dont l'église subsiste encore, comme l'était aussi l'ancienne résidence royale de Pelesch, à Sinaïa. Je suis reçu de la façon la plus gracieuse

par le roi. Il me parle avec enthousiasme de « son bon frère » Léopold, qui se montre digne de son illustre père. Le roi Charles est en uniforme ; il a l'allure correcte de l'officier prussien. Il est élancé, décidé en ses mouvements et paraît jeune. C'est de tout point ce qu'on nomme un beau cavalier. Comme je lui dis combien j'ai admiré les beaux ombrages du parc de Cotroceni, après les paysages dénudés de la Turquie : « J'adore, en effet, les beaux arbres, me dit-il ; j'en plante et j'en fais planter le plus que je peux. C'est ce qui manque dans nos plaines si fertiles. Je n'ai pas voulu qu'on en abattit à Pelesch, même pour ouvrir des percées. C'est là la beauté des Karpathes. Je reviens d'une excursion dans des parties très peu connues de la chaîne, où j'ai campé dans de véritables forêts vierges. Si vous étiez arrivé quelques jours plus tôt, je vous aurais emmené. C'est splendide. On voit couchés à terre des troncs énormes qui vous viennent à l'épaule. On est transporté au sein de la nature primitive. C'est l'*Urwald*, comme on dit si bien en allemand. »

Il me parle de la question sémitique, toujours agitée en Roumanie : « L'Occident, dit-il, et vous autres, messieurs les publicistes, vous êtes en ce point très injustes à notre égard. Ai-je besoin de dire que je n'ai aucun préjugé contre les juifs ? Je reviens des fêtes de Jassy, où je me suis trouvé au milieu d'une population aux trois quarts juive ; nulle part je n'ai reçu plus chaleureux accueil. Je suis le premier à reconnaître leurs aptitudes commerciales. J'en ai eu une preuve récente. Dans nos dernières grandes manœuvres, on a voulu confier le service de l'intendance à des fournisseurs chrétiens. Le premier jour, les vivres arrivaient. « Vous voyez, me disait-on, il n'est pas nécessaire de recourir aux israélites. » Le second jour, tout était en retard ; le troisième, l'armée faillit mourir de faim. Je fus forcé d'appeler en toute hâte les juifs. Sans les fournisseurs juifs, l'armée russe, dans sa dernière campagne, aurait beaucoup plus souffert. Ils avaient toujours tout ce qu'on désirait, depuis la bouteille de champagne pour l'officier jusqu'au tabac à bon marché pour la pipe du soldat. Les israélites ont de grandes qualités : ils

sont intelligents, économes, très actifs; mais ce sont ces qualités mêmes qui les rendent redoutables pour nous sur le terrain économique. A tort ou à raison, ce que l'on craint ici, c'est qu'ils ne parviennent peu à peu à monopoliser en leurs mains la propriété du sol tout entier. »

Le roi Charles a parfaitement compris et rempli son rôle de roi constitutionnel. Lui et son pays s'en sont bien trouvés. La pratique du régime parlementaire a donné lieu ici, comme partout ailleurs, à des crises pénibles, à des situations difficiles. Mais si le souverain se maintient dans la sphère élevée qui doit être la sienne, très au-dessus de ces misères et de ces intrigues, s'occupant avec suite des intérêts permanents du pays et favorisant tous ses progrès, il conserve toute sa popularité, et la nation ne peut s'en prendre qu'à elle-même de ses mécomptes. C'est ce que Louis-Philippe n'a pas compris, et il y a perdu sa couronne. C'est ce que ne veut pas comprendre aujourd'hui le roi de Danemark, et le voilà à l'état de guerre ouverte avec son peuple, qui est le meilleur du monde. Que le prince Alexandre de Bulgarie imite son voisin de Roumanie, et il n'aura pas à s'en plaindre, ni les Bulgares non plus.

Au journal libéral progressiste le *Romanul*, je suis reçu de la façon la plus gracieuse par l'un de ses rédacteurs, M. Nicolas Xénopol, qui veut bien me piloter pendant mon séjour ici. Il me présente à Rosetti, qui, comme président de la Chambre, jouit d'une influence prépondérante et très méritée. L'illustre patriote, dont Michelet, dans ses *Légendes du Nord*, a si bien raconté la dramatique évasion en 1848, est encore très vigoureux; ses cheveux sont d'un blanc d'argent, mais son œil noir, pénétrant et presque dur, révèle une volonté ferme et un esprit net. Il est mort l'an dernier.

« La Roumanie, dit-il, a fait d'étonnants progrès dans la pratique des institutions libres. Le pays se gouverne lui-même, nous jouissons sans nulle entrave des libertés les plus complètes et, comme vous le voyez, notre vie politique s'écoule paisiblement, comme en Belgique, sans autres orages que ceux soulevés par les partis dans la Chambre; mais cela n'agite pas le pays. »



D'après ce que j'entends, on se plaint ici comme ailleurs des changements trop fréquents de ministère ; mais ce qui aggrave singulièrement le mal, c'est l'usage qui se répand de plus en plus de destituer ou de déplacer un grand nombre de fonctionnaires de tous les degrés et même de magistrats, afin de récompenser les services électoraux. C'est l'application de la fameuse maxime des politiciens américains : « Aux vainqueurs les dépouilles ». Rien de mieux fait pour empoisonner la vie politique et pour répandre partout la corruption, sans compter la désorganisation des services publics. Les conséquences de cette détestable pratique sont bien plus funestes en Europe qu'en Amérique, où le rôle de l'État est très réduit et où les hommes trouvent de toutes parts des carrières ouvertes.

Voici le tableau de ce qui se passe en Espagne en cette matière : « En Espagne, il y a, au ministère de l'intérieur, environ 1,500 employés, et un changement de ministère en déplace au moins 900, qui cessent d'émarger jusqu'à ce que leurs patrons rentrent, et alors le chassé-croisé recommence. Il en est de même dans les autres départements ministériels. Cette fois, il s'agit de contenter les divers groupes de la coalition libérale, qui ont chacun un état-major nombreux. On ne peut se figurer le nombre incroyable de candidats qui se présentent, et tous assurent qu'ils sont d'anciens coreligionnaires. » (*Indépendance belge*, 5 décembre 1885.)

Depuis quelque temps, le Parlement roumain imite la sagesse du Parlement hongrois. Il maintient au pouvoir M. Bratiano, comme les Hongrois M. Tisza, au grand bénéfice du progrès régulier et de la bonne administration des affaires.

La Constitution roumaine garantit aux citoyens, de la façon la plus absolue, toutes les libertés. Elle reproduit, presque mot pour mot, la Constitution belge : Égalité complète devant la loi. (Art. 10.) — Nulle distinction de classe, ni privilèges. (Art. 11.) — Liberté individuelle garantie. (Art. 14.) — Domicile inviolable. (Art. 15.) — Point de confiscation, ni peine de mort, sauf dans le code pénal militaire.

(Art. 16-17.) — Liberté de conscience et des cultes. (Art. 21.) — Les actes de l'état civil exclusivement du ressort de l'autorité civile. (Art. 22.) — L'enseignement libre. L'instruction primaire gratuite et obligatoire. (Art. 23.) — Liberté complète de la parole et de la presse. Ni censure ni autorisation préalable : nulle mesure préventive. Les délits de presse justiciables du jury. (Art. 24.) — Secret des lettres garanti. (Art. 25.) — Droit de s'assembler paisiblement et sans armes. (Art. 26.) — Droit d'association. (Art. 26.) — Droit de pétition. (Art. 27.) — Les fonctionnaires publics soumis aux poursuites des parties lésées, sans autorisation préalable. (Art. 29.) — Tous les pouvoirs émanent de la nation. (Art. 31.) — Le pouvoir législatif exercé par les deux Chambres, élues toutes deux, et par le Roi. (Art. 32.) — Vote préalable du budget et des impôts. (Art. 108 à 115.) — Cour des comptes. (Art. 116.) — Réunion de droit des Chambres le 15 novembre. Elles ne peuvent être ajournées qu'une fois par session. (Art. 95.) — La revision de la Constitution a lieu après qu'elle a été votée par les deux Chambres, dans un congrès comprenant les deux assemblées réélues, et aucun changement ne sera adopté que s'il réunit les deux tiers des suffrages. (Art. 128.) — Les députés et les sénateurs sont élus par trois collèges, où les électeurs sont partagés d'après leur fortune. Sont électeurs, tout Roumain « payant un impôt, si faible qu'il soit », et, en outre, tous les capacitaires.

Je ne connais guère de constitution plus libérale. La division en collèges paraît arbitraire; mais elle se justifie peut-être par la diffusion encore très restreinte de l'instruction et de la capacité politique. Il est regrettable que l'inamovibilité des juges ne soit inscrite nulle part. Elle est indispensable, si l'on veut avoir une justice équitable et soustraite aux influences illégitimes de nature diverse.

Je déjeune chez M. Aurelian, ministre de l'instruction publique et directeur de l'école d'agriculture qu'on a établie aux portes de la capitale, à gauche de la Chaussée. Il est l'auteur de l'excellente notice sur la Roumanie envoyée à l'Exposition universelle de Paris de 1867 et de plusieurs

autres écrits. Il connaît à merveille l'économie rurale de son pays. L'école a de beaux bâtiments, avec des classes, des laboratoires et des étables qui ne laissent rien à désirer. On y fait des études comparées sur les différents assolements. Ceux de Norfolk et une rotation septennale sont le plus en faveur. Les plantes fourragères, betteraves et rutabagas, et les légumineuses, trèfle, luzerne, sainfoin, poussent à merveille. Au lieu de ne produire que du blé, dont le prix est écrasé par la concurrence de l'Amérique et de l'Inde, augmenter énormément les fourrages de toute espèce, pour doubler la quantité des animaux de race améliorée, voilà, me semble-t-il, le moyen d'enrichir la Roumanie. Dans les pépinières, les aylanthes, les tilleuls, les acacias, et même les conifères, ont des pousses énormes. Il faut planter des arbres de toutes parts pour embellir le pays, provoquer plus de pluie l'été, et couper les vents froids l'hiver. Faute de bois, les paysans brûlent la paille ou la fiente des animaux ! C'est déplorable ; cela rappelle trop l'Orient ! Dans l'école, on ne s'occupe pas assez de l'amélioration de la race bovine. C'est cependant le point capital.

Comme en Russie, l'émancipation des paysans, en 1864, a empiré leur situation.

Autrefois, la classe rurale comprenait les paysans, petits propriétaires, appelés en Valachie *mochenéni* et en Moldavie *résèchi*, vivant et exploitant en communautés de famille, et les paysans corvéables, qui cultivaient les terres de l'État, des couvents et des particuliers, moyennant un certain nombre de journées de travail (*clavachi*) affectées à la terre seigneuriale, et la dime du produit brut. Le seigneur devait leur donner un lot de terre proportionné au bétail qu'ils possédaient. Ils avaient, en outre, des droits de jouissance sur le pâturage et la forêt, jadis propriété communale, mais passée peu à peu aux mains du seigneur. La loi d'émancipation leur a concédé le tiers du sol, soit un lot quitte et libre d'environ 3 à 6 hectares, moyennant une indemnité d'environ 120 francs l'hectare, payable au propriétaire par l'État et remboursable en quinze annuités. Plus de quatre cent mille familles agri-

coles sont devenues ainsi propriétaires <sup>1</sup>, mais l'étendue de leur exploitation, qui augmentait jadis en proportion de leurs ressources, est strictement limitée aujourd'hui, et, avec leur système de culture extensive, elle est insuffisante. Ils sont donc obligés de travailler sur les *latifundia*, restés aux grands propriétaires, pour une part du produit trop minime. Ils sont, par suite, très pauvres. D'après M. James Samuelson (*Roumania*, 1882), un tiers des paysans ont tout remboursé. Les autres sont encore sous le coup de la dette contractée en 1864. Ils doivent, en outre, acheter du bois et payer pour le pâturage, comme les anciens serfs russes, ce qui est très dur. L'État a conservé d'immenses domaines, et souvent des demandes et des propositions sont faites pour les partager entre les paysans; seulement, il faudrait, comme en Bosnie, en Serbie et dans plusieurs États américains, introduire la loi du *homestead*, qui garantit à chaque famille agricole une maison et un lot de terre insaisissables. Il faut lire à ce sujet le livre si instructif de M. Rudolf Meyer, dont une traduction française paraîtra bientôt. Le *homestead* serait un moyen de mettre des bornes à « l'accaparement sémitique » du sol, que l'on redoute tant en Roumanie. Les lots des paysans ont été déclarés inaliénables, mais pour trente ans seulement.

M. Aurelian pense que si les paysans parvenaient à cultiver la propriété qui leur appartient d'une façon intensive, ils n'auraient plus besoin de louer leurs bras pour une rémunération insuffisante. Il croit aussi que, par l'association, qu'ils comprennent très bien, ils pourraient, en commun, acheter des machines aratoires, des engrais et même les terres mises en vente par les propriétaires ruinés. On voit déjà les habitants de certaines communes s'associer pour prendre à bail ou en métayage une grande ferme. Ils la répartissent entre eux, et chacun paye une part du fermage, en rapport

<sup>1</sup> La première répartition a attribué, en moyenne, 3 hectares 70 ares à 279,684 familles en Valachie, et 5 hectares à 127,214 familles en Moldavie; total, 406.898 familles qui ont reçu, estime-t-on, la huitième partie du sol.

avec l'étendue qu'il cultive et le nombre d'animaux qu'il fait pâturer. C'est à peu près le *township* écossais.

L'association pour l'exploitation pastorale se rencontre aussi, comme dans le Jura et en Suisse. Les propriétaires de troupeaux les envoient en commun sur le pâturage, choisissent les pâtres, qui font le lait et le beurre, et règlent ensuite le partage entre les associés en raison du nombre d'animaux et de leur produit moyen.

Dans une étude comparée, très bien faite, sur l'emphytéose, M. G. Tocilescu parle des communautés agraires du *resèchis*, qui descendent, pense-t-il, des vétérans auxquels les princes concédaient des bénéfices militaires, à l'exemple des empereurs romains. Jusqu'à nos jours, les *resèchis* ont conservé la propriété collective du sol. La communauté constitue une personne civile à laquelle appartiennent en pleine propriété les terres de la « *resèchie* ». Celle-ci est même reconnue par la loi. L'article 8 du Code de procédure est ainsi conçu : « La généralité des *mosnénis* (*cetele de mosneni* ou *obstea resècilor*) seront appelés en justice par une seule citation collective, accompagnée d'une seule copie de la requête du réclamant. »

On peut consulter sur le même sujet les circulaires du ministère de la justice de Valachie de 1849, n° 2579 et 2581, dans la collection des lois de M. C. Brailoin : *Legiu rea Caragea*, etc., 2<sup>e</sup> édit. Buchar., 1865, p. 442 et suiv.

« En 1875, dit M. Tocilescu, lorsque j'occupais les fonctions d'avocat des domaines de l'État roumain, j'ai eu l'occasion de consulter quelques documents très anciens et fort curieux, appartenant à la généralité des *resèches* d'Ivanesti, arrondissement de Racova, qui se trouvaient en procès avec l'État. Il est extrêmement difficile, cela est même passé en proverbe, de procéder à une opération de partage entre les *resèches*. Il faut, en effet, dresser l'arbre généalogique de chacune des familles qui composent la *resèchié*, en remontant de plusieurs siècles, jusqu'à l'ancêtre (*batranul, mosiul*) qui a figuré dans la concession primitive du sol. Les *resèches* sont très nombreux dans le district de Vasloni. Le prince

Étienne le Grand leur a fait de nombreuses concessions de terres, à la suite de la mémorable victoire remportée sur les Turcs dans la vallée de Racova. C'est du district de Vasloni qu'étaient originaires les vainqueurs de Grivitza, au siège de Plevna, en 1877. »

La Roumanie est le pays le mieux disposé de toute l'Europe pour servir de théâtre à la plus riche agriculture. Avec des proportions doubles, elle ressemble à la Lombardie. Au nord s'élève, au lieu des Alpes, la haute barrière des Karpathes, d'où sortent, d'une infinité de vallées, un nombre égal de cours d'eau qui, suivant la pente du terrain, coulent directement du nord au sud, vers le Danube, lequel tient ici la place du Pô. Au pied des Karpathes s'étend, de l'est à l'ouest, la région des collines : elles descendent en pente douce pour se perdre dans la grande plaine danubienne. Celle-ci se compose d'une argile jaunâtre très fertile et, dans la région qui borde le fleuve, d'une bande de cette fameuse terre noire, qui constitue la richesse de la Russie méridionale. Le district compris dans le coude que fait le Danube pour se jeter dans la mer Noire rappelle les plaines basses de la Vénétie ; mais, au lieu des admirables cultures qui s'étendent entre Padoue et les lagunes, on trouve ici la grande steppe inhabitée du Baragan.

Le seul inconvénient de cet admirable amphithéâtre, c'est qu'il est ouvert vers l'Orient, c'est-à-dire vers les steppes de la Russie, d'où la bise, qui souffle pendant 155 jours de l'année, amène la sécheresse et le froid, dont aucun massif forestier ne vient arrêter les fâcheux effets.

L'alluvion qui recouvre la surface du bas pays semble indiquer qu'il y a été déposé dans un fond de mer, à une époque récente. Les terrains tertiaires dominant sur les flancs des Karpathes ; la crête est formée de roches secondaires, notamment de calcaires qui livreraient de beaux marbres et d'excellentes pierres à bâtir. Dans la plaine, on ne rencontre ni gravier pour faire des routes, ni même un caillou gros comme le poing. Le bois faisant aussi défaut, les matériaux naturels de construction manquent complètement dans les campagnes. On pourrait faire des briques, mais le combustible est introu-

vable. Il ne reste donc, pour faire des habitations, que du clayonnage revêtu d'argile. Serait-il impossible à la Roumanie d'acquérir cette richesse agricole qui a fait de la Lombardie le jardin de l'Europe? Nullement; mais il faudrait imiter ce que les habitants de la vallée du Pô ont fait déjà depuis l'époque romaine et appliquer ici les procédés qu'a chantés Virgile et que Tacite reprochait aux Germains de négliger. Arthur Young raconte, dans les notes de son voyage en Italie, que, le soir, au théâtre de la Scala, en voyant une foule de belles dames avec leurs toilettes élégantes et leurs resplendissants bijoux, il pensait aux fermes qu'il avait visitées le matin et il se disait : C'est cependant du lait et du fromage de leurs vaches que sort ce déploiement d'opulence et de luxe. En Lombardie, toutes les rivières qui viennent des Alpes et des lacs sont captées, endiguées, emprisonnées dans des canaux, puis distribuées dans tout le pays, afin de l'irriguer à volonté, créant ainsi une fertilité merveilleuse et une richesse énorme. En Roumanie, les cours d'eau ne font que du mal, et aucun bien; ils forment obstacle aux transports sur les routes; ils creusent et ravinent leurs rives, entraînent la terre d'alluvion et, en approchant du Danube, forment des marais qui produisent la fièvre. La première chose à faire serait une étude générale et approfondie du régime hydrographique existant et des moyens d'en tirer parti, comme on l'a fait en Lombardie. Ceci suppose que les cultivateurs sont prêts à adopter des cultures exigeant les arrosages. Mais quel bienfait que de l'eau et des arbres dans une contrée où, durant quatre mois, il ne tombe de pluie que pendant quelques rares orages et où tout est brûlé par un soleil impitoyable!

En Roumanie, — sans compter la Dobrudscha, — sur 12 millions d'hectares, 5,708,945 sont consacrés à la culture et aux pâturages, et 2 millions sont occupés par les forêts; le reste est improductif, mais par la faute de l'homme, non par celle de la nature.

D'après un travail très bien fait de M. Aurelian, *Terra nostra*, Bucharest, 1880, complété par les données qu'a

recueillies récemment M. Paul Dehn (*Deutschland im Orient*, 2<sup>es</sup> Th., f.83), les produits de l'agriculture sont estimés ainsi qu'il suit : Froment, 559,560 hectares, produisant 895,287 tonnes, d'une valeur moyenne de 221,900 francs, dont 400,000 tonnes exportées; seigle, 110,775 hectares, produisant 110,162 tonnes, d'une valeur de 8 millions de francs, dont 78,111 tonnes exportées; orge et avoine, 356,894 hectares, produisant 694,823 tonnes, valant 47 millions de francs, dont 413,665 tonnes exportées.

Le maïs, qui sert à faire la *mamaliga* (la *polenta* italienne), principale nourriture du peuple, occupe à lui seul autant d'espace que toutes les autres céréales : 1,034,755 hectares, livrant 1,885,025 tonnes, d'une valeur de 150 millions de francs, dont 636,831 tonnes sont exportées.

Le bétail est relativement nombreux : il comprend 2,557,381 bêtes à cornes, dont 111,943 buffles; 1,053,403 porcs et 4,758,366 moutons et chèvres. L'exportation se borne aux porcs et aux moutons, elle s'élève à 275,062 têtes, d'une valeur de 10 millions de francs environ, à quoi il faut ajouter pour 6 millions environ de laine.

La vigne vient admirablement dans la région des collines en avant des Karpathes. Elle occupe environ 100,000 hectares, livrant de 500,000 à 1 million d'hectolitres. Le vin de Delu Mare et de Dragaschani, dans la Valachie, et celui d'Odobesci et de Cotnar, en Moldavie, sont agréables et à très bon marché. Au *Grand-Hôtel* de Bucharest, j'ai bu d'excellent dragaschani. La viticulture et surtout l'art de faire le vin réclament de grandes améliorations. Les arbres fruitiers de toute espèce, abricotiers, pêchers à fruit dur, cerisiers surtout, viennent à merveille, et si les paysans se donnaient la peine d'en entourer leurs chaumières, ils pourraient en tirer un revenu notable, outre l'agrément d'un dessert agréable et sain; mais il faudrait exécuter un travail qui ne rapporterait que dans quelques années. C'est trop demander ici à l'esprit de prévoyance. On continue à faire ce qu'ont fait les aïeux, rien de plus. Cependant, dans la région des collines et dans toute la Moldavie, on trouve beaucoup de pruniers à fruits



bleus servant à faire une eau-de-vie, appelée *tzouica*, dont les paysans abusent parfois.

C'est dame Routine aussi qui empêche le progrès en agriculture. Il est vrai que le mode de tenure est si détestable qu'il aurait ruiné à fond tout autre pays, même le Far-West américain. En Valachie, sauf quelques grands boïards ou financiers grecs, les propriétaires ne font pas valoir leurs terres. Ils les louent à de grands fermiers ou intermédiaires, semblables aux *mercanti di campagna* de l'*Agro romano*, lesquels les sous-louent aux cultivateurs. Ces fermiers n'ont aucun capital à eux, si ce n'est parfois quelques charrettes ou des machines à battre à vapeur qu'ils mettent à la disposition des cultivateurs, à un prix convenu. Le paysan exploite, outre le lopin de terre qui lui a été attribué lors de l'émancipation, la terre restée au propriétaire moyennant la moitié du produit. C'est donc un métayage, mais où personne n'engage de capital. Le tenancier laboure, sème, récolte, bat le grain et le conduit à l'échelle du Danube ou à la gare la plus voisine. Le propriétaire abandonne la moitié nette, qui lui revient, à l'intermédiaire, pour une somme fixe, basée sur le revenu moyen. Seulement, comme le propriétaire roumain a presque toujours besoin d'argent comptant pour ses dépenses à Bucharest, les voyages ou le jeu, il abaisse ses prétentions, afin d'obtenir des avances. L'intermédiaire rançonne ainsi les deux parties avec lesquelles il traite, sans compter la pauvre terre qui est écorchée sans pitié par tout le monde.

Le mode de culture est le type de ce que Liebig appelle *Raub-Kultur*, culture-brigandage : sans cesse elle dérobe, sans jamais restitue .

La terre est labourée au moyen d'une charrue grossière en bois qui n'a pas changé depuis l'époque de Trajan ; elle déchire la superficie, sans la verser régulièrement. Le blé ou le maïs semé sur les mottes croît parmi les mauvaises herbes de toute sorte, reste toujours bas et donne un produit de si mauvaise qualité qu'il se vend moins cher que le blé américain, et parfois il ne trouve pas d'acheteurs. Le seul binage qui nettoie un peu le sol est celui donné au maïs après qu'il

a poussé ses premières feuilles. Mais jamais la terre ne reçoit d'engrais. La paille est brûlée sur place ou dans le foyer des batteuses à vapeur. Près de Bucharest, on aperçoit un vaste amas de fumier qui provient des chevaux entretenus dans la capitale; quand le tas est bien sec, on y met le feu. C'est un crime de lèse-nature et de lèse-humanité. A supposer que le blé n'exige pas d'engrais, ce qui n'est déjà plus vrai, avec le fumier et la paille on pourrait obtenir des récoltes de plantes industrielles qui vaudraient deux et trois fois le prix de la terre : du tabac, du chanvre, de la chicorée à café, du houblon, etc.

La récolte faite, le sol est livré au pâturage jusqu'à ce qu'il se recouvre d'une végétation naturelle suffisante pour tenir lieu de fumure. La terre, quelque riche qu'elle soit, finit par s'épuiser, surtout si, la population augmentant, on fait revenir la culture à intervalles plus rapprochés, pour les besoins accrus soit de la consommation intérieure, soit de l'exportation. Le cultivateur ne fait pas de fumier et n'a pas besoin de litière pour ses animaux, parce que ceux-ci vaguent en plein air, été et hiver; ils n'ont pas d'étables. C'est à peine si parfois on leur construit un léger abri. Cependant, le climat est très dur : il est extrême, comme dans la Russie méridionale; on a jusque 30 et 40 degrés au-dessus de zéro l'été, et 25 à 30 au-dessous, l'hiver. Rien de plus lamentable que de voir, en janvier et en février, les vaches et les chevaux réunis en troupes, tournant le dos au chasse-neige qui les fouette et les ensevelit à moitié. Parfois, l'extrême froid les tue et aussi la faim. Peu de fourrages sont conservés. Point de ces belles meules de foin, artistement construites et qui promettent de bons repas à notre bétail. Pour toute nourriture, ils ont les pailles de maïs qu'ils déterrent de dessous la neige ou qu'ils arrachent d'un tas mis à leur portée. Dans ces conditions, les produits — je ne puis dire de l'étable, puisqu'il n'y en a point, mais des animaux domestiques — sont presque nuls. De beurre, il ne peut guère être question. Les vaches sont toujours maigres; à la fin de l'hiver, ce ne sont plus que des squelettes.

Le bœuf est recherché, mais comme bête de trait plutôt que comme viande de boucherie. On va en chercher en Russie, d'où ils rapportent souvent la peste bovine. Le porc est une sorte de petit sanglier, dont la chair est excellente, mais le poids fait défaut. Le mouton des Karpathes et du Baragan est exquis. La race tsigaye donne de la chair si exquise que les sultans n'en voulaient pas manger d'autre. Seulement, le moyen d'en faire de l'argent quand un gigot se vend à Bucharest un franc et demi à deux francs ! Les chevaux sont petits, légers, très durs à la fatigue et aux intempéries, très peu exigeants ; mais, faute de formes et de taille, ils n'ont aucune valeur. On en exporte un peu en Transylvanie ; mais, d'autre part, on en importe de Russie de qualité supérieure, entre autres ces charmantes bêtes qu'on voit attelées aux calèches de louage à Bucharest. Autrefois, d'après l'historien Démétrius Cautemir, un proverbe turc disait : Rien de supérieur à un cheval moldave.

Le système de la *mesta* espagnole, c'est-à-dire des troupeaux à migration périodique, est encore pratiqué en Roumanie, comme dans certaines parties de l'Italie méridionale. Des bergers conduisent des troupeaux dans les Karpathes pendant l'été, pour s'y nourrir de l'herbe succulente des montagnes, et ils les ramènent dans la plaine pendant l'hiver. Des Tzintzares de la Macédoine viennent jusqu'ici acheter des bêtes à cornes maigres ; ils les engraisent dans les pâturages soumis à inondation, le long du Danube ; puis ils les abattent pour sécher la viande, qui, sous le nom de *pastrama*, est, avec les poissons secs du Danube, l'accompagnement préféré de la bouillie de maïs, *mamaliga*.

Le mûrier résiste aux hivers, et, par suite, l'élevage du ver à soie est possible. Il a été pratiqué de temps immémorial et il produisait la soie dont s'habillaient les femmes des boïards. Un moment, la Roumanie exporta même des graines de la précieuse chenille en Occident, mais les falsifications furent telles qu'il devint impossible de continuer à vendre, surtout quand la concurrence du Japon amena la baisse des prix.

Avec le froment à 18 ou 20 francs les 100 kilogrammes, quel revenu peut donner ici une terre aussi mal cultivée? La différence entre le prix au lieu d'origine et le prix au point d'arrivée est considérable, non pas seulement à cause du fret plus élevé, — 20 à 30 francs la tonne, de Braïla à Londres ou au Havre et seulement 10 ou même 5 francs de New-York aux mêmes ports, — mais à cause des prélèvements exagérés opérés par les intermédiaires, fermiers, négociants, spéculateurs. Si la Roumanie n'améliore pas la qualité de ses blés, la concurrence américaine ne lui permettra plus d'arriver dans les ports de l'Occident.

Cependant, en visitant quelques grandes fermes exploitées en régie, comme celles de Maratchesti, qui appartient à M. Negroponte, on voit tout ce que cette terre, bénie du ciel, pourrait livrer, en produits végétaux et animaux, de froments splendides, de moutons de race anglaise aussi gras, aussi beaux que dans leur patrie, de jolis chevaux hongrois, de fruits de toute espèce. Ah! si les propriétaires le voulaient, ce pays deviendrait un paradis; mais il y a un obstacle terrible: l'absentéisme, fléau pire que les Turcs. Malheureusement, il ne s'explique que trop, car, il faut bien l'avouer, le pays a été rendu inhabitable pour un homme cultivé.

Rien de plus mélancolique que cette vaste plaine à blé de la basse Roumanie. Pas de verdure, pas de prairies, pas d'arbres; l'été, la steppe, coupée de routes poudreuses, toute jaune du nuage de poussière que soulève le moindre vent ou la voiture du voyageur; l'hiver, l'immense névé vide. Les villages font mal au cœur, et à l'économiste, et au philanthrope, et à l'artiste. A l'économiste, car rien n'y est aménagé pour la production de la richesse; nul capital accumulé; pas de bâtiments d'exploitation; quelques instruments aratoires, mais de la pire espèce; très peu d'approvisionnements et pas même de bois de chauffage; au philanthrope, car ces demeures offrent l'image du dénuement le plus complet, conséquence d'un asservissement héréditaire et d'une exploitation à outrance du faible par le fort; la demeure est en terre glaise sur clayonnage; parfois elle est à moitié enfoncée dans le sol, et

alors elle est, au moins, chaude en hiver et fraîche l'été. Après que le carré qui servira de logis a été creusé comme une sorte de cave, on y fait un grand feu de paille; l'argile se cuit à moitié, comme de la brique, et fait un revêtement dur et assez sec. Le trou est recouvert d'une légère charpente, qui supporte du chaume, des roseaux. Presque point de mobilier : quelques escabeaux, mais toujours un grand coffre pour mettre les vêtements des jours de fête; généralement, point de cheminée; la fumée s'échappe comme elle peut, par les interstices du toit. On la croit saine; et de fait, elle doit avoir des qualités antiseptiques puisqu'elle éloigne les insectes des jambons. En tous cas, elle chasse les moustiques, ce qui est précieux. En somme, nulle aisance, nul confort; la hutte du nègre de l'Afrique centrale est mieux faite pour satisfaire aux nécessités de la vie. Voilà le sort des descendants des colons de Trajan, qui parlent la langue du peuple-roi et qui, depuis dix-sept cents ans, cultivent sans relâche cette terre, la plus fertile du monde !

L'œil de l'artiste s'afflige aussi, car l'aspect de ces campagnes et de ces villages est d'une uniformité désolante. Sauf dans les parties emblavées de maïs, tout le sol est jaunâtre, et les habitations, faites d'argile et de chaume, ont la même teinte terne et triste. Parfois, pour protéger le devant des maisons de l'ardeur du soleil, on pose, sur des pieux, des branches d'arbres avec leur feuillage mort et jauni. Pas une couleur gaie ou brillante. Je ne connais que les plaines de la Castille qui présentent un paysage aussi désolé. Comment le propriétaire viendrait-il se fixer dans ses terres, où il ne trouverait ni ombre, ni eau, ni vue agréable, ni société, ni occupation d'aucune sorte, puisque le sol est exploité par les paysans de la façon la plus sommaire et la plus uniforme ? Rien qu'un désert fertile, un soleil brûlant et des flots de poussière. Comme les seigneurs de l'Italie méridionale et de la Sicile, il se réfugie dans les villes, aux lieux de bains ou dans les casinos où l'on joue. Le Roumain, comme son ancêtre le Romain et comme la plupart des peuples greco-latins, préfère la vie citadine.

Tout est à créer ici. Et d'abord, il faudrait transformer

l'aspect des campagnes à l'aide de plantations, faire des prairies et des pelouses au moyen des arrosages, créer des parcs, bâtir des résidences simples, rustiques, mais confortables, et il faut que cela se fasse de divers côtés à la fois, afin qu'on puisse, comme en Angleterre, retrouver dans le commerce avec ses voisins ces relations de société, indispensables au bonheur des Roumains et surtout des Roumaines, qui, à la façon des Parisiens, dont ils imitent volontiers les modes, sont très sociables et ennemis de l'isolement. En parcourant ces immenses plaines nues et brûlées sur une distance de cinq cents kilomètres, depuis Galatz jusqu'à Verciorowa, pour me rafraîchir je fermais les yeux et je voyais devant moi ces paysages enchanteurs de la Suisse et de l'Angleterre, uniquement dus à la main de l'homme, qui les a embellis rien qu'en y réunissant des herbages et de beaux arbres, Tunbridge-Wells, Shere, Liesthal près de Bâle, l'Emmenthal ou le Simmenthal.

C'est seulement quand les campagnes auront été rendues agréables à voir et à habiter que le propriétaire viendra s'y fixer, et pour opérer cette transformation, il faudra immobiliser du capital. Puis une occupation qui absorbe l'activité du châtelain et de la châtelaine est indispensable. Elle est tout indiquée et il n'en est pas de plus belle, de plus digne de l'homme : faire valoir et embellir sa propriété ainsi que le faisaient les Romains, comme Caton, du temps de la république. Ainsi que le dit si bien Cicéron : *Nihil est agriculturâ melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine libero dignius.* (*De Off.*, I, 42) (Rien de meilleur que l'agriculture, rien de plus productif, rien de plus doux, rien de plus digne de l'homme libre). Et ce bel éloge, que les boïards roumains devraient tous prendre pour devise : *Voluptates agricolarum mihi ad sapientis vitam proximi videntur accedere* (Les jouissances de celui qui cultive la terre sont presque égales à celles du sage). Écoutez aussi Horace : « Heureux celui qui fait valoir le domaine paternel avec ses propres bœufs sans être chargé d'aucune dette, » *solutus omni fœnore.* (Épode, II.)

Quel plaisir, quel bienfait, quelle œuvre patriotique de trans-

former tout un canton par ses soins et son intelligence ! C'est à des travaux de ce genre que l'État et l'opinion doivent réserver les honneurs et les récompenses. Mais le grand obstacle reparait encore. Pour améliorer le bétail, se procurer de bons instruments aratoires, introduire des rotations plus rationnelles, remplacer la culture, peu rémunératrice, du blé par celle des plantes industrielles, il faut de l'argent, toujours de l'argent. Or, le propriétaire roumain n'en a pas. Loin d'être *solutus omni fenore*, il a trop souvent à payer de gros intérêts pour une lourde hypothèque, et d'ordinaire son revenu est mangé à l'avance. Toutefois, la voie est toute tracée. C'est aux hommes influents à y entraîner la classe aisée. Les exemples ne sont même pas à chercher à l'étranger. On en trouve dans le pays même, surtout en Moldavie. Déjà, prétend-on, on a introduit des centaines de machines à battre et plus de 50,000 charrues de systèmes anglais et américains.

Le progrès agricole pourrait aussi s'accomplir, en partie, par l'initiative des paysans, améliorant leurs demeures et les entourant de vergers, plantant des arbres pour se donner de l'ombre, construisant des étables et ainsi faisant de l'engrais, pour obtenir des racines fourragères et faire du beurre, produit toujours cher et recherché partout. Pour cela, il faudrait leur faire comprendre qu'il est une existence plus heureuse que celle qui consiste à manger de la *mamaliga* à suffisance et de coucher sur la dure, dans une tanière. Cette instruction agricole ne pourrait se répandre que par les conseils du maître d'école et du pope, qu'il faudrait préparer à cet apostolat économique.

Il ne faut pas s'étonner si les paysans sont encore très routiniers. Avant 1864, sans être véritablement serfs ou *adscripti glebae*, ils étaient tenus à des redevances en travail ou corvées, *claca*, et à des prestations en nature, *szima*. Comme nous l'avons dit, ils ont été non seulement complètement affranchis, mais, en outre, la loi leur a attribué des terres d'une étendue de 2 1/2 à 5 1/2 hectares, suivant le nombre d'animaux de travail qu'ils possédaient, les mettant à même de cultiver leur petite

propriété. Celui qui n'avait pas de bétail n'a obtenu que le minimum; celui qui avait deux bœufs, 4 hectares, et celui qui avait quatre bœufs, 5 à 6 hectares.

En Flandre, sur une petite ferme de cette contenance, une famille vivrait très à l'aise et même ferait des économies, car en beurre, viande de boucherie, lin, chicorée, colza, pommes de terre précoces, elle obtiendrait un produit brut de 4,000 à 5,000 francs. Mais avec la culture extensive en usage ici, cela est insuffisant pour subsister. On a essayé la culture de la betterave à sucre, et une vaste usine a été établie sur la propriété de Kitila, aux portes de Bucharest, avec les capitaux du propriétaire, le prince Bibesco, et de la maison Cail, qui avait fourni l'outillage. Une seconde a été créée à Sascut. On a pu faire du sucre, mais sans obtenir les bénéfices qu'on espérait. Faut-il s'en étonner quand le prix de ce produit est tombé à la moitié de ce que l'on considérait comme un prix normal et quand partout les fabriques se ferment, ruinées par ce bon marché excessif?

La fabrication du sucre, favorisée par le fisc, rencontre ici deux obstacles qui neutralisent ces faveurs : la sécheresse persistante de l'été, qui parfois est très nuisible au grossissement de la betterave, et la cherté du combustible. Le bois manque et le charbon anglais, grevé d'un fret de 20 à 30 francs la tonne, coûte trois fois aussi cher qu'en France. La plus grande partie du sucre arrive encore de l'étranger : 7,646,000 kilogrammes en 1882, dont 5,236,000 importés d'Autriche-Hongrie.

La Roumanie possède, dans toute la région des Karpathes, les plus belles forêts de l'Europe et cependant elle manque de bois. Dans les massifs forestiers des montagnes, depuis Verciorowa jusqu'au Butcheck, en chassant à l'ours ou en gravissant les sommets, j'ai souvent rencontré gisant à terre des troncs si gros qu'on pouvait y appuyer son fusil et ailleurs des fûts de pins et de chênes élancés et hauts comme des piliers de cathédrale. Et néanmoins, dans la liste des importations de l'année 1882, je vois figurer 15 millions pour « bois et objets en bois ». C'est que, dans toute la plaine,



les arbres ont été impitoyablement coupés, et les magnifiques forêts des Karpathes sont inabordables. La première chose à faire serait donc d'imiter les Hongrois et de planter partout des acacias, qui poussent admirablement dans ces terres d'alluvion fertiles et sèches.

Sous le rapport financier, la Roumanie a fait des progrès merveilleux. Depuis dix ans, on dirait que la guerre, qui ruine les autres peuples, a enrichi celui-ci. L'intérêt habituellement payé pour tout emprunt ou papier escompté de premier ordre, n'était pas inférieur à 10 ou 12 p. c. Tout d'abord, en 1873 fut fondée la *Première société roumaine de crédit foncier*, qui, fin 1883, avait émis pour 91 millions de lettres de gage, partie à 7, partie à 5 p. c. La *Banque nationale roumaine* a rendu des services plus signalés encore. Elle a sauvé les commerçants indigènes des griffes des banquiers étrangers. Fondée en 1882, au capital de 30 millions, dont 12 millions versés par l'État, qui est intervenu pour un tiers, elle a ramené le taux de l'escompte à 6 et même à 5 p. c. Elle a des succursales dans les principales villes : Braïla, Jassy, Galatz, Kraïova, et elle parvient à maintenir en circulation pour 80 millions de billets.

Le revenu de l'État a doublé sans que des charges réellement plus lourdes aient été imposées au pays. En 1871, il s'élevait seulement à 66 millions de francs, et en 1882 à 122 millions. L'impôt sur le tabac donnait un demi-million; constitué en monopole, il produit 16 millions. Au lieu d'un million et demi, l'alcool en donne 7, les douanes 16 au lieu de 8, l'impôt foncier 8 au lieu 4, et il en va de même pour le reste. Chose rare en ce temps de déficit universel, la Roumanie est arrivée à se constituer un trésor. Il est vrai qu'elle ne le gardera pas longtemps. On lui a trouvé un emploi très productif : on va l'utiliser à fortifier Bucharest !

Par une opération excellente sous tous les rapports, l'État est redevenu maître de ses chemins de fer en les rachetant de la faillite du fameux banquier Strousberg. Il a ôté ainsi un dangereux prétexte à l'ingérence de l'étranger. Les voies ferrées sont devenues l'un des moyens qu'emploient les grands États pour subalterniser les petits.

Le pétrole peut aussi devenir pour la Roumanie une source de richesse. La région oléifère, sur la pente sud des Karpathes, occupe une surface considérable, mais dont on ignore encore les limites ; elle est probablement le prolongement de celle qu'on rencontre en Galicie et en Hongrie. Les sources les plus riches se trouvent dans les districts de Prahowa, de Dimbowitza et de Buzen. On n'a encore exploité que les couches supérieures. Le trou de sonde le plus profond n'a pas dépassé 240 mètres, et on croit que, plus bas, la production sera beaucoup plus puissante et plus régulière. D'après M. Paul Dehn, à qui j'emprunte ces détails, on obtient deux sortes d'huile, l'une assez grossière, la *pacura*, l'autre plus légère, appelée *titei*, qui contient 78 p. c. d'huile de lampe. On en exporte des quantités notables en Hongrie : plus de 14,000 tonnes en 1882. La production totale est estimée à 30,000 tonnes. Elle satisfait à toute la demande intérieure, car on n'a importé, en 1882, que 730 tonnes. Il est vrai qu'elle est protégée par des droits d'entrée élevés : 5 francs pour le pétrole brut et 30 francs pour le raffiné, aux 100 kilogrammes. Cependant, cela ne suffit pas pour assurer des bénéfices. Trois compagnies étrangères exploitent les sources pétrolifères : une compagnie autrichienne près de Kolibaschi, mais elle a payé ses concessions trop cher ; une compagnie allemande près de Plojesti, mais elle est, dit-on, administrée à trop grands frais ; enfin une compagnie anglaise, qui est située trop loin du chemin de fer. On prétend qu'en deux ans, elles ont perdu plus de 4 millions. Le pétrole ne manque pas ; seulement, la concurrence de la Pennsylvanie et de Bakou amène des prix trop bas. La Roumanie ferait mieux de conserver son huile minérale pour l'époque où elle commencera à s'épuiser ailleurs.

Les mines de sel gemme d'Ocna, de Slanic et de Telega ne sont pas inférieures à celles de Maros-Ujvar, en Transylvanie, et de Wielitzka, en Galicie. Elles paraissent inépuisables et elles sont très faciles à exploiter. Elles le sont par l'État, qui y fait travailler les condamnés aux travaux forcés. En 1882, elles ont exporté 21,916 tonnes, d'une valeur de

plus de 1 million. La Bulgarie en a pris 11,153 tonnes, et la Serbie, 9,098. Comme la régie a abaissé, en 1883, le prix à 40 francs la tonne pour l'exportation, celle-ci est destinée à s'accroître notablement.

La Roumanie manque de capitaux pour améliorer son agriculture, qui est, certes, sa principale source de richesse. Et cependant, elle s'efforce de les détourner vers l'industrie manufacturière, artificiellement protégée et subventionnée. On semble croire dans toute l'Europe orientale et méridionale qu'un pays n'est civilisé et prospère que quand il a des fabriques. Ne voit-on pas que les ouvriers entassés dans les ateliers des villes populeuses, nécessairement mal logés, sont, en outre, exposés aux grèves et aux chômages qui résultent des crises périodiques? *O fortunati nimium si sua bona novent agricolæ!* Il faut bien comprendre que le capital ne peut pas agir de deux côtés à la fois. Si, par des primes, vous le dirigez arbitrairement vers l'une ou l'autre industrie, nécessairement il ne peut aller féconder le sol. On parvient à maintenir en vie deux fabriques de draps, l'une à Neamtzu, l'autre à Peatra, mais en leur réservant la livraison pour les troupes, et une grande fabrique de papier, au capital de 3 millions, à Bacau, mais en lui assurant, par une loi spéciale, le droit de fournir tout le papier que réclame une administration déjà presque aussi « paperassière » que celles de notre Occident.

Il est cependant une industrie qui prospère non seulement sans les secours de l'État, mais malgré des droits écrasants : c'est celle de la bière. Il est vrai que partout, du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident, dans le monde entier, Gambinus étend son empire. On comptait, en 1883, 27 brasseries et on importait encore pour près de 400,000 francs de bières étrangères. Le droit d'accise au profit de l'État est de 20 francs par hectolitre, plus, à Bucharest, 15 francs d'octroi, tandis qu'on ne paye à Paris que 22 francs, à Vienne 10, à Munich 3 et à Berlin 1 fr. 50 c.

Les industries domestiques jouent un rôle très considérable, mais inaperçu, dans la création des choses utiles à l'homme; car, à la campagne, les paysans se font eux-mêmes

presque tous leurs meubles, leurs outils et leurs instruments aratoires, et les femmes fabriquent et confectionnent les vêtements pour toute la famille. Mais les étrangers ont en mains ce que l'on appelle les affaires, parce que, jusqu'à présent, les jeunes Roumains préfèrent occuper une place dans l'administration, dans l'armée ou dans la magistrature. Les Français et les Belges ont eu pendant un temps le monopole de la banque; ils ont fondé successivement la *Banque de Roumanie* en 1879, le *Crédit mobilier roumain* en 1881 et la *Société roumaine de construction* la même année. Le capital français a créé aussi la *Compagnie du gaz*, la *Société des basaltes artificiels* et d'autres entreprises moins importantes. Dans les ports du Danube, Galatz et Braïla, dominant les Anglais et les Grecs pour les importations diverses et surtout pour les exportations des blés. Une firme anglaise, *The Sulina elevator Company*, a établi récemment sur le fleuve un élévateur, modèle américain, pour charger les grains. Ce sont les Anglais qui ont construit le chemin de fer Tchernavoda-Küstendjeh, à travers la Dobrustcha, et la ligne Routschouk-Varna, qui est encore un tronçon de la voie rapide de Vienne à Constantinople.

Les Grecs occupent toujours dans le commerce une place très importante, et comme le Phanar dominait jadis en Roumanie, plusieurs grandes familles phanariotes y ont conservé d'immenses domaines. Les Suisses sont ici, comme partout, excellents exportateurs, très au courant des besoins locaux, économes, simples et faisant honnêtement de bonnes affaires. Les Hongrois sont très nombreux : ils forment une grande partie de la haute domesticité. Les cuisinières et les cochers dans les bonnes maisons viennent de la Transylvanie. Parmi les maçons, on trouve des Italiens, et des Allemands dans les divers métiers.

Chose inouïe, les Roumains, ce peuple essentiellement agricole, n'ont pas songé à cultiver des légumes pour la capitale. Elle n'aurait ni une salade, ni une carotte si les Bulgares n'arrivaient pas, chaque année, louer des terres aux environs de Bucharest et y faire de la culture maraîchère. Quand vient

l'hiver, ils s'en retournent chez eux, le gousset bien garni, et reviennent au printemps, avec les hirondelles. Ce fait seul suffit pour montrer ce qu'il faudra d'efforts et de propagande si l'on veut introduire la culture intensive en Roumanie.

Parmi les étrangers, faut-il nommer les Juifs? Oui, car la législation les considère comme tels, à moins qu'ils ne se fassent naturaliser, ce qui n'est pas facile. Cependant, ils forment le dixième de la population totale du royaume, le quart de celle de la Moldavie prise à part et les six dixièmes de celle de sa capitale, Jassy. La question des Juifs est ici plus difficile qu'on ne se l'imagine en Occident. Elle préoccupe tout le monde. Chacun m'en parle, depuis mon hôtelier jusqu'au ministre et au Roi. Je crois donc devoir y revenir.

Tolérance, égalité de droits, égalité des races, ce sont là des principes de justice que personne ne songe à contester. Mais, me dit-on, pouvons-nous voir sans effroi se préparer un ordre de choses où toute la propriété, terres, maisons, usines, chemins de fer, appartiendrait aux Juifs et où nous, Roumains, serions leurs tenanciers, leurs valets, leurs ouvriers, leurs subordonnés en tout et partout? Dans le combat économique, le Juif dévore le Roumain aussi sûrement que l'araignée la mouche.

Le Roumain est brillant, intelligent, mais peu travailleur et très dépensier, surtout imprévoyant, toujours prêt à s'endetter pour satisfaire la soif actuelle du plaisir. Le paysan vend sa récolte au cabaret pour avoir de l'eau-de-vie, le boïard engage sa terre pour aller à Paris ou à Mehadia. Le Juif est économe, avisé, toujours à l'affût d'un marché avantageux, disposant de cette puissance irrésistible dans un pays de gens endettés : l'argent comptant. Pour faire les affaires, il a une supériorité incontestable.

Il est mieux doué, sous tous les rapports, que les autres races au milieu desquelles il vit. Proportion gardée, la race israélite a plus de philosophes, plus de poètes, plus d'artistes, plus d'écrivains et surtout plus de journalistes, supériorité énorme en un temps où la presse est non le quatrième, mais le pre-

mier État. Armé de cette intelligence supérieure, si la libre concurrence, toutes les libertés et toutes les égalités sont proclamées, la victoire définitive du Juif est inévitable. Mettez dans une bouteille de l'huile et de l'eau; secouez, mélangez tant qu'il vous plaira : le mélange intime ne s'opère pas, et dès que la bouteille est au repos, l'huile surnage. Il en est ainsi du Juif en Orient. Si l'on ne considère que le progrès de la richesse, on ne peut regretter que la race la plus énergique, la plus apte à produire et à épargner prenne la place d'une autre race plus légère, moins apte à créer du capital. Seulement, on comprend que la race destinée à être mangée, ou tout au moins subalternisée, ne s'y résigne pas de bon cœur et tâche de se défendre. C'est ce que font les Roumains d'une façon toute particulière.

Émus par les réclamations et les plaintes des Juifs, les grands États avaient imposé à la Roumanie, au traité de Berlin, l'obligation d'admettre l'égalité des droits pour tous, sans distinction de culte. Aussi, la constitution roumaine, modifiée en 1879, proclame, dans l'article 21, que « la liberté de conscience est absolue », et dans l'article 7, que « la différence de croyances religieuses et de confessions ne constitue pas, en Roumanie, un empêchement à l'acquisition et à l'exercice des droits civils et politiques ». Certes, on ne peut rien réclamer de plus. Les constitutions des États les plus libres ne contiennent point de garanties plus complètes, plus explicites. Seulement, le § 5 du même article 7 dit : « Ne peuvent acquérir des immeubles ruraux en Roumanie que les Roumains ou ceux qui sont naturalisés Roumains. » Or, les Juifs sont considérés comme étrangers. Ils peuvent, à la vérité, se faire naturaliser. Mais la naturalisation ne s'obtient que par une décision du pouvoir législatif et sur une demande en règle suivie « de dix années de domicile et d'actes utiles au pays ». De cette façon, les Juifs n'acquerront la nationalité roumaine que peu à peu, et non brusquement, comme à la suite d'une invasion. Cela donnera le temps aux Roumains de se préparer à la lutte pour l'existence sur le terrain économique. Mais s'ils ne veulent pas être évincés à tous les

degrés de l'échelle sociale, ils devront travailler davantage.

On cite cette boutade du ministre Bratiano, dans un discours prononcé le 26 janvier 1884, à propos de la réforme de la magistrature : « Nous devrions travailler deux fois plus que nous ne le faisons, autant au moins que les étrangers avec qui nous sommes en concurrence. Voyez Gladstone, qui a plus de 75 ans : il travaille quatorze heures par jour et il en exige autant de ses employés. Savez-vous pourquoi, chez nous, chacun demande une place à l'État? Parce qu'au lieu d'exploiter ou d'administrer nous-mêmes nos terres, nous préférons les louer en bloc à des intermédiaires, afin de nous amuser dans les villes ou à l'étranger. Voyez nos cafés, nos casinos, nos jardins publics : ils sont toujours remplis de propriétaires inoccupés, et surtout d'employés. »

Quand, au traité de Berlin, la Russie a forcé la Roumanie à lui céder une partie de la Bessarabie en échange de la Dobrudja, le cabinet de Bucharest a protesté avec énergie et persistance. Cette étrange façon de le récompenser du précieux concours qu'il avait apporté à l'armée russe à Plevna a laissé au cœur du Roumain un sentiment d'amertume et de rancune qui ne s'effacera pas vite. Cependant, il est certain que la Roumanie a gagné au change. Depuis la guerre de Crimée, où la Dobrudja est devenue le tombeau d'un si grand nombre de Français, emportés par les fièvres et les maladies, cette région a conservé une détestable réputation. Cependant, elle est formée de collines assez élevées, couvertes d'herbages propres à nourrir des troupeaux et de vallées fertiles où rien ne s'oppose à une bonne culture. Les colonies allemandes qui se sont établies à Kataloï, Atmadscha, Koscholak et Tanhri-Verdi l'ont bien prouvé : elles ont bâti de beaux villages, avec de bonnes maisons, bien entretenues, et des champs bien cultivés, qui font contraste avec les huttes qu'habitent les Bulgares et les Tartares qui les entourent. Les deux tiers du pays sont, paraît-il, susceptibles de produire de tout, et surtout de très bon vin, sur les premières pentes des collines. La Dobrudja pourrait nourrir facilement un demi-million d'hommes. Malheureusement, elle se dépeuple rapi-

dement. Les musulmans émigrent en grand nombre, pour se soustraire à la conscription, et les pâtres de langue roumaine, les Mokanes, qu'on s'efforce de faire venir de la Hongrie, où ils sont fixés, ne suffisent pas à les remplacer. De 250,000 âmes, la population est tombée à 170,000. Cependant, Kustendjeh, sur la mer Noire, devient un lieu de bains très fréquenté. Si on fait un pont sur le Danube et si on améliore le port, cette ville deviendra la principale échelle de la Roumanie, car elle n'est jamais fermée par les glaces, comme l'est souvent le Danube en face de Galatz et de Braïla.

Dois-je résumer mon impression? Elle ressort de ce qui précède. En beaucoup de points, par son amour de la liberté, par ses institutions, par les visées de ses hommes d'État et de son souverain, la Roumanie m'a rappelé la Belgique. Seulement, comme, au lieu de 29,451 kilomètres carrés, son territoire en mesure 129,947 et qu'elle n'a que 40 habitants par 100 hectares, elle est appelée à devenir trois ou quatre fois plus peuplée et plus puissante si elle continue à être bien gouvernée. Qu'elle se garde de jalouser ses voisins, de se mêler à la politique extérieure, sauf pour se défendre, et qu'elle s'applique surtout à développer ses ressources naturelles, et son avenir est assuré.

ÉMILE DE LAVELEYE.

